Usages nomades, appropriations différenciées : de quelques expériences d'étudiants Erasmus à Strasbourg

Brigitta Szávold, Joshua Kruchten et Haruka Koike

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/297>

DOI : 10.4000/rbnu.297

ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 23 mai 2018

Pagination : 61-71

ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Brigitta Szávold, Joshua Kruchten et Haruka Koike, « Usages nomades, appropriations différenciées : de quelques expériences d'étudiants Erasmus à Strasbourg », *La Revue de la BNU* [En ligne], 17 | 2018, mis en ligne le 05 septembre 2018, consulté le 25 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/297> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.297>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

USAGES NOMADES, APPROPRIATIONS DIFFÉRENCIÉES : DE QUELQUES EXPÉRIENCES D'ÉTUDIANTS ERASMUS À STRASBOURG

PAR BRIGITTA SZÁVOLD,
JOSHUA KRUCHTEN ET HARUKA KOIKE

Dans un numéro qui consacre son dossier à l'usage des bibliothèques, il était évident qu'il fallait recueillir des témoignages de la catégorie d'usagers sans doute la plus représentée (et pas seulement dans les bibliothèques universitaires), celle des étudiants. Nous avons choisi de le faire en ciblant une catégorie bien particulière – et peut-être moins souvent « sondée » qu'on ne pourrait le croire –, celle des étudiants étrangers qui s'adonnent à la fin de leurs études à un « nomadisme » que le système de bourses Erasmus a quasiment institutionnalisé. Outre le fait qu'on a fêté en 2017 le trentième anniversaire d'Erasmus, Strasbourg, ville européenne, n'est sans doute pas le lieu le moins approprié pour témoigner de l'évolution – ou de la permanence – des pratiques d'apprentissage, et du rôle que la bibliothèque, comme lieu de savoir, continue d'y jouer.

Témoignage : c'est bien de cela qu'il s'agit ici, de l'expérience brute de l'appropriation des lieux (Haruka Koike) à celle de la découverte des fonds (Joshua Kruchten), en passant par l'impact que le lieu-bibliothèque continue d'avoir pour l'étudiant avancé à même de comparer place et rôle du livre (et de son lecteur) dans les divers pays traversés (Brigitta Szávold). Pour cette raison, nous avons choisi de livrer ces textes tels quels, en en corrigeant simplement le français dans lequel ils ont été directement écrits, comme représentatifs des degrés divers d'appropriation

de la bibliothèque et de la réflexion qu'elle peut faire naître sur l'étudiant « mondialisé » d'aujourd'hui.

Christophe Didier

— LA PROFANATION — DES BIBLIOTHÈQUES ?

Au moment même où je suis en train d'écrire ces lignes, je lève un petit moment mon regard de l'écran d'ordinateur et je tente de décrire ce qu'il y a devant mes yeux. Parce que quel serait un meilleur point de vue sur les changements physiques et existentiels des bibliothèques sinon ma place au 4^e étage de la BNU ? Occupée à 90%, me dit une application et en effet, il y a des centaines d'étudiants autour de moi. Les escaliers en spirale, par lesquels les étages communiquent, offrent un panorama parfait pour les observer. À l'avant, de nombreux étudiants débordés de soucis, à l'arrière des livres muets, des livres heureux qui ne sont pas encore remisés dans les magasins. Quelle différence par rapport aux souvenirs que je garde des temples sacrés !

Depuis que je sais lire, j'ai toujours été attachée aux bibliothèques et cela me permet peut-être de bien apprécier leurs évolutions. Pendant mon enfance que j'ai passée dans une petite ville du sud de la Hongrie, je ne pouvais pas m'acheter de nouveaux livres chaque

semaine ; c'est pour cela que je suis devenue une habituée de la petite bibliothèque municipale. En ce temps-là, je ne pouvais pas du tout imaginer de rester là-bas, après avoir choisi mes livres, et je sortais immédiatement. Il y avait seulement une salle de consultation, et je ne l'avais jamais utilisée avant que je ne rencontre mon professeur de littérature et que je n'en parle avec elle – mais ceci, c'était déjà au lycée.

Je crois que je suivais déjà mes études de licence quand j'ai compris qu'une bibliothèque n'était pas un magasin de livres gratuits, mais un espace destiné à tous ceux qui sont plongés dans n'importe quel travail intellectuel. Étant donné que chez nous les chambres, dans les résidences universitaires, n'accueillent pas seulement un, mais parfois quatre étudiants, il est indispensable de connaître des espaces tranquilles. Je me suis habituée rapidement à m'y rendre pour étudier et pendant mon master en philologie classique, lorsque j'avais véritablement besoin de terminer une traduction difficile, il était évident que je devais la faire dans la bibliothèque réservée aux latinistes et aux hellénistes.

Cette dernière, une bibliothèque de département, est un lieu très exceptionnel et isolé au sein de la faculté. En effet, l'accès en est garanti par une simple carte en papier avec le sceau du secrétariat. À l'opposé des autres bibliothèques spécialisées de mon université où l'entrée libre est valable pour tous les étudiants, l'« empire classiciste » est strictement réservé à ceux en possession de la petite carte jaune, c'est-à-dire à un cercle très restreint. Pour obtenir le visa, une permission exceptionnelle par rapport aux autres... il faut beaucoup d'efforts. De plus, c'est une zone isolée comme la Corée du Nord avec son propre empereur, ses fonctionnaires, ses règles mais surtout, ses secrets et ses blagues. Elle est dirigée par le chef du département qui préfère sa table à tel endroit, en arrière, plutôt que son bureau, et ordonne le silence absolu. Après avoir rencontré ses alliés devant la porte, il discute de l'avenir de ses ennemis (qui sont les groupes opposés de professeurs avec lesquels il s'entend mal) et ensuite, ils accordent leurs stratégies. J'ai déjà mentionné des plaisanteries internes qui peuvent parfois être difficiles à saisir pour les étrangers. Juste une petite anecdote : nous avions à l'époque une bibliothécaire encline à la paresse. Un jour que notre empereur avait trouvé la porte fermée avec une affiche annonçant son absence indéterminée, il a pris son crayon et a laissé la cita-

tion suivante sur le papier : « Quousque tandem... ». Pour ceux qui ont étudié le latin, ce début de phrase doit être clair, car il s'agit là du premier discours écrit par Cicéron contre Catilina et en effet, il continue par « ... abutere, Catilina, patientia nostra ? » (Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ?). La citation est encore visible à cet endroit, comme un *memento mori*.

Pour en revenir aux locaux, je réalise quelle immense différence il y a entre la BNU et cette bibliothèque-là, non seulement à l'égard de l'atmosphère, mais aussi par rapport à la gestion de l'espace lui-même. Là-bas comme dans d'autres bibliothèques traditionnelles, nombreuses à Budapest, les livres et la patine sont véritablement primordiaux. Une des plus connues est la bibliothèque municipale, nommée d'après Ervin Szabó, qui se situe dans un palace néo-baroque, construit entre 1887 et 1889. Une de ses salles de consultation mérite le détour, car elle remplace l'ancienne salle de danse (voir ill. ci-contre). Grâce à cette origine monumentale, l'intérieur est presque partout décoré par des fresques murales. La bibliothèque de mon université, celle de Lóránt Eötvös, date également de la fin du 19^e siècle et chacun demeure stupéfié à sa toute première visite. Tous ces bâtiments sont de véritables palaces, leurs salles ont une hauteur intérieure peu commune qui permet aux étagères de livres de s'étendre à une douzaine de mètres, mais empêche un bon éclairage. Pour cette raison, les lecteurs ont bien besoin de lampes de table, et bien sûr celles-ci imitent aussi l'antique. Selon la logique des palais nobles, les espaces sont souvent séparés, c'est-à-dire que dans tous les étages on trouve une dizaine de petites salles munies de quelques tables pour travailler. Tout ce qui fait partie des équipements a été soigneusement élaboré avec des matières précieuses, ainsi des escaliers et des mezzanines de chêne. Pourtant, il ne faudrait pas considérer ces bâtiments comme des musées ou des salles d'expositions pour livres de grande valeur ; ils sont bel et bien fréquentés par de nombreux étudiants et lecteurs qui ont plus envie de trouver une place tranquille que d'admirer des peintures. Les deux bibliothèques décrites ci-dessus ne sont pas seulement des lieux magnifiques, ce sont également les bibliothèques les plus fréquentées.

Mais les exigences changent, les bibliothèques s'adaptent et cela amène parallèlement des modifica-

Vue de l'intérieur de la Bibliothèque métropolitaine Ervin Szabó à Budapest
(l'ancienne salle de danse du palais)

tions substantielles. En premier lieu, les visiteurs souhaitent une accessibilité étendue en ce qui concerne les horaires : la bibliothèque doit être flexible. Ouverture dès le matin et jusqu'au soir, dans une ville universitaire, c'est indispensable. Ce qui m'a étonnée à Strasbourg, c'est que la bibliothèque soit beaucoup plus accessible que les supermarchés : elle reste ouverte plus longtemps et l'est aussi le dimanche. En second lieu, l'augmentation des utilisateurs a provoqué la redéfinition et la restructuration des bâtiments. On a besoin de plus d'espace pour accueillir tout le monde et en conséquence, on épargne sur le seul objet qui partage là son territoire depuis toujours, les livres. Des encyclopédies, des dictionnaires, des manuels et quelque exemples de la littérature bénéficient d'un accès direct ; par contre, la majorité des livres est rangée dans les magasins pour attendre avec patience quelqu'un qui les demande et les feuillète (voir ill. p. 60). De plus, les visiteurs ont désormais d'autres exigences : au-delà d'un coin de table et d'une chaise, ils veulent manger, prendre un café, se détendre, et évidemment se sociabiliser. Ainsi, il faut créer des salles où l'on peut se débarrasser des règles strictes de silence et trouver du repos sans sortir.

Par ailleurs, les meubles reflètent aussi des changements. Dans les bibliothèques modernes, les lourdes, sévères tables de bureau sont déjà remplacées par des pièces plus pratiques et homogènes. Les

concepteurs tentent de créer des intérieurs amicaux et chaleureux de différentes manières. On remarque un éclairage développé et un choix de meubles, textures aux teintes pastel et douces. Désormais on évite les matériaux de couleur sombre, qui parfois ont l'air implacables et presque draconiens, les lourds rideaux de brocart et les étagères bondées. Enfin, il ne faut pas oublier le progrès technique qui se présente partout à notre époque. Naturellement, les bibliothèques sont elles aussi mises à jour à l'égard de l'informatique, la numérisation est le mot clé qui suppose l'installation de nombreux ordinateurs, des lecteurs pour différents types de disques ou encore la couverture wifi. Bien entendu, sous le plafond des salles de consultation si minutieusement décorées à Budapest, les étudiants surfent sans gêne sur les réseaux sociaux.

Cela dit, que reste-t-il de cette atmosphère majestueuse ? Qu'est-ce qui rapproche nos modernes citadelles des études des anciennes ? Quelle est la raison pour laquelle, même si l'on n'a pas besoin de livre ou d'un service fourni par la bibliothèque, on préfère venir avec ses manuels et son ordinateur, trouver, parfois, une toute petite place, en sachant qu'il y aura peut-être des bruits agaçants ? En un mot, pourquoi accepte-t-on tous ces inconforts au lieu de rester à la maison pour travailler tranquillement ? Je crois que l'on peut trouver la réponse en considérant l'importance théorique des bibliothèques

comme institutions qui sont des biens indépendants de toute considération matérielle. La bibliothèque est le centre de la connaissance, une inspiration perpétuelle pour toutes les activités intellectuelles, une source de soutien inhérente au lieu même. Si l'on en enlevait tous les livres et qu'on laissait seulement de longues lignes de tables et de chaises, mais en maintenant le mot « bibliothèque » sur la façade, cela conserverait probablement la même valeur pour le public. Pour conclure, je dirai que si le niveau de confort a bien augmenté, le prestige du lieu est sauvegardé. À notre époque où toutes les informations sont accessibles avec un seul portable et une connexion internet, j'ai toujours besoin de respirer l'odeur des vieux livres pour terminer une traduction particulièrement difficile. Et apparemment, je ne suis pas la seule.

Brigitta Szávod

SCHOLARS LOVE BOOKS (?)

« She who does not meander through the library as though she might inadvertently come across a long-forgotten soul between the pages of an unsought book will never become an authentic scholar »¹.

Scholars love books. C'est avec cette phrase que je voulais commencer à réfléchir à la question posée par ce numéro de *La Revue de la BNU* : pourquoi, et comment est-ce que j'utilise la bibliothèque ? Car c'était aussi ma réponse à une question un peu différente qui m'avait été posée en 2014, quand je postulais pour un master en anglais à la New York University : pourquoi, et comment voulais-je étudier la langue et la littérature anglaises ? Voici la réponse évidente – *scholars* (un expert, un érudit que je m'évertue à devenir) *love* (l'action de non seulement lire, mais d'adorer) *books* (les livres, la langue et la littérature). J'ai toujours aimé lire depuis mon enfance, sûrement encouragé par mes parents, qui enseignent dans une école maternelle, et

bien que je sois diplômé d'une licence en biologie, les livres ont continué à m'attirer, m'ont poussé à sortir du laboratoire où je travaillais et à me remettre à fréquenter les bibliothèques. Oui, donc, je voulais bien me mesurer avec cette puissance, ce magnétisme du livre, un vrai amour pour les livres. *Voulais*, j'insiste, parce que j'ai trouvé impossible de traduire nettement cette phrase en français.

Tout d'abord, *scholar*, qui devrait être assez simple à traduire ; *sculoari* en vieil allemand, *scholaris* en latin, *escolier* en moyen français, devenu *écolier* aujourd'hui. *Scholaris*, au sens où l'on étudie dans une institution de formation (école, université) et où l'on atteint un niveau d'érudition². Mais aussi, selon l'Oxford English Dictionary, « one who acknowledges another as his master or teacher » ; ainsi, *scholaris* comme une forme de soumission, peut-être encore visible en français dans la forme courante d'*écolier*, un mot qui exprime toujours un soupçon de jeunesse, une certaine naïveté devant un maître.

C'était bien comme un écolier que je me sentais quand j'ai recommencé mes études. Je me souviens du jour où tout a changé ; notre responsable du master, Juliet Fleming, avait organisé un événement de « speed-dating » dans les collections où nous étions confrontés à des livres des fonds anciens de l'université. Face au livre, on a dû interpréter ce qu'on voyait. Ce moment, pour moi, fut magique. Je crois que c'est la première fois que je me suis rendu compte que les fonds anciens étaient aussi ouverts pour moi, pour avoir un débat avec les anciens et les « pas-encore-anciens », pour trouver de l'inspiration. Pendant les deux années qui ont suivi, j'ai eu la chance d'étudier avec des historiens du livre et des bibliothécaires qui m'ont posé des questions auxquelles je n'avais jamais réfléchi : qu'est-ce que l'écriture ? la lecture ? un texte ? Je sais bien moins y répondre après mes études, mais paradoxalement je suis beaucoup plus attaché aux bibliothèques comme source possible pour trouver des réponses.

Toutefois, ce n'étaient ni Shakespeare, ni Montaigne, ni Dante qui me parlaient du fond de la bibliothèque. Au lieu de ces grands penseurs, j'ai rencontré un homme inconnu de la fin du 16^e et du début du 17^e siècles en Angleterre, Charles Butler, un polygraphe qui écrivit sur la grammaire, la musique, la rhétorique, la religion, et même sur l'élevage des abeilles, en étant le premier à déclarer que le « chef » de la ruche était une

Consultation collective d'anciens livres de cuisine
à la bibliothèque de la New York University

them. You shall reclaime a wilde fig-tree, if you water him at the rootes with wine and oyle mixt together. Figges will not fall downe from their tree, if you water the bodie ditched round about with salt-brine and water equally mixt together : or if you burie neere vnto the fig-tree the hornes of rams or weathers. You shall keepe them continually green if you put them in a pot full of honie and well stoppt, in such manner as that one of them doe not touch another, nor yet the pot : or else in a gourde euerie one by it selfe, hanging the gourde in a shadowed place, where neither fire nor smoake may come vnto it. Or if you put them in an earthen vessell hauing the mouth well stoppt, putting the same vessell afterward into another vessell full of wine : for as long as the wine remaineth vncorrupted, so long the figs will remaine sound and safe. You shall preserue drie figs from rotting or corrupting, if you spread them vpon a hurdle in an ouen, after the bread is drawne, and put them afterward into a new earthen vessell wth pitch. You shal haue figs that loosen your body & make it soluble, if you put at the roote of the fig-tree when you plant it some blacke hellebor stamp with spurge, or some other such purgatiue.

To make a good
fig, of a wild.

Greene figs.

Soluble figs.

Furthermore, the fig-tree hath this vertue, that if you haue a wild and vnruely bull which you cannot tame by any meanes, if you tye him to a fig-tree, by and by he will become gentle forgetting his naturall sauagencies. Furthermore, to make the hard and tough flesh of any beast tender by and by, you must hang it to a branch of a fig-tree : as also to make it to be boyled quickly, you must stirre it oftentimes in the pot wherein it boyleth, with a ladle of the wood of a fig-tree : for the fig-tree breatheth foorth a certaine kinde of vapour which drieth vehemently and digesteth the hardnes of any flesh whatsoever, whether peacocke, birds of the riuer, or other such like. It is true that there is other meanes to make tender the flesh that is tough, as to put it in a heape of corne. We may further note I know not what secret vertue in the fig, for the horses and asses laden with figs doe easily fall downe vnder their burthen, and loose all their strength, which notwithstanding are as easily recovered of their strength and refreshed, if they haue but giuen them a morsell of bread. It is also woorth the noting how that the iuice or milke of the husbanded or tame fig tree (as we haue before shewed in the treatise of the making of cheeses) serueth for the turning of the milke into curds, as well as the renning : figs boild with hyssope, doe heale an olde cough, and amende the diseases of the lungs. The fruit doth soften the belly, nourisheth much, prouoketh sweate : being drie mingled with the flower of linseed and fenugreece, it killeth or resolueth impostumes, and hard swellings : in decoctions it is good for the cough and difficultie of breath : the flowers are good to eate, notwithstanding that swine auoide and shun them in all they may.

To tame a wild
bull.

To make hard
flesh tender.

Burdens of figs
cause horses and
asses to faint
vnder them.

reine « amazone » et non pas un roi (ouvrant un débat qui néanmoins ne serait résolu qu'au 18^e siècle)³. Or malgré la richesse de ses œuvres, il n'existait aucune étude substantielle sur son influence en Angleterre ou en Europe. Je me suis plongé dans des livres d'apiculture, d'agriculture et d'horticulture, découvrant des voix extrêmement fascinantes, mais aussi ignorées et fréquemment perdues. Livres de recettes, livres dits « domestiques », manuels pratiques : ces ouvrages me semblaient très prometteurs pour la recherche. L'illustration p. 65 montre par exemple le groupe d'étudiants que j'ai dirigés et qui s'appelaient le « Early Modern Working Group », devant *Martha Smithe Her Booke*, un livre de cuisine manuscrit de la bibliothèque de la New York University. Mais peut-on dire que ces livres sont destinés aux « scholars », aux « écoliers » ? – et en revanche, ne sommes-nous pas tous des écoliers devant un maître livre, source d'instruction bienveillant ou objet récalcitrant et repoussant ?

Bien que de tels livres n'aient plus aujourd'hui le lectorat qu'ils avaient jadis, le fait qu'ils soient largement retombés dans l'oubli a aussi pour conséquence que les traces de leurs anciens lecteurs ont été souvent bien préservées. C'est exclusivement grâce aux bibliothèques et aux bibliothécaires que j'ai pu les redécouvrir. Mais ces traces m'ont fait me demander comment ils avaient été lus – ou plutôt utilisés. Si leurs utilisateurs ont souligné des passages et ajouté leurs propres réflexions, ils ont aussi griffonné, gribouillé, coupé et collé. Il est vrai que j'ai redécouvert bien des choses précieuses en allant dans les bibliothèques – aussi bien dans les salles de lecture que dans les collections numériques, telles que Gallica ou Numistral. Mais protéger un exemplaire – est-ce que c'est l'aimer ? « Les livres sont là pour être lus », disaient la plupart des bibliothécaires qui m'ont aidé. Mais on devrait admettre une tension entre lire et protéger un livre ; quelle action est la plus amoureuse ? Et aimer un livre ancien aujourd'hui, est-ce que c'est la même chose que l'aimer au 16^e siècle ? Ces questions ne sont pas seulement théoriques ; ce sont celles qui guident ma recherche dans la bibliothèque. Or il était très difficile de répondre à cette question avec les livres que je consultais, car leur destin a été très particulier – parfois classés comme littéraires, parfois comme œuvres musicales, parfois encore comme des jalons dans l'histoire des sciences ou de la médecine. Bien qu'ils soient cloîtrés dans les fonds anciens, ils ont

été aussi utilisés jusqu'à récemment par les apiculteurs et agriculteurs. C'est ainsi que je me suis retrouvé non seulement dans les grandes bibliothèques, telles que la New York Public Library, mais aussi dans de plus petites, abritant des collections d'histoire naturelle et de musique.

Voulant exprimer dans cet article un sentiment difficile, je me suis tourné encore une fois vers l'Oxford English Dictionary, le dictionnaire historique de la langue anglaise, mais ce n'était pas plus clair. Aimer : « to have or feel affection » (montrer son affection), « to lust for » (désirer), « to be unwilling to part with » (s'attacher à), « to be addicted » (être dépendant), « to take pleasure in » (prendre plaisir à), « to praise » (louer). Quelques-unes de ces définitions sont proches de notre conception d'« aimer » un livre – un objet précieux qui nous plaît, que nous protégeons, que nous ne lâchons pas. Je ne suis pas sûr, néanmoins, qu'il faille décrire la relation ainsi au 16^e siècle. Je note deux définitions disparues, selon l'OED : « to love » quelque chose, qui signifie aussi l'estimer et la vendre, et un idiome disparu que j'aime beaucoup, « love-pot », qui veut dire être saoul. J'insiste, cependant, sur le fait que les graffitis et les notes manuscrites dans les marges (comme le montre, par exemple, l'illustration ci-contre) témoignent aussi d'un amour pour les livres, qui est peut-être tout à fait différent de notre sensibilité de 2018⁴.

Mais ici, je dois admettre que je me sens un peu responsable, voire coupable, dans le destin de ces livres. En les consultant, on fait certes remonter au jour des lecteurs et des utilisateurs, des penseurs mal connus qui ont façonné le monde tel qu'on le connaît. Mais ce faisant, on risque aussi de contribuer à la destruction du livre : des dos qui craquent, des pages qui se déchirent et qui s'abîment, des reliures qui s'effritent. En effet, la bibliothèque nous rend plus sensibles à la mortalité du livre, à son caractère éphémère et fragile. Cela dit, le livre sert aussi comme « memento mori », nous faisant penser à *notre* caractère éphémère et fragile. Il y a un moment où le fossé entre nous et le livre n'existe plus, et cela est peut-être le mieux exprimé par la définition de l'Académie française pour « aimer » : « s'attacher à un être, se donner à lui, se dévouer à lui, en allant jusqu'à préférer son bonheur au sien propre »⁵. Qui est le maître de qui ? C'est peut-être lorsque nous sommes devant un livre, face à nos vies incertaines et nos morts

assurées, que nous sommes le plus proches de ce que cela veut dire que d'aimer.

Or « aimer » un livre suppose qu'on sache exactement ce qu'est un livre. Influencé par des études anglo-saxonnes et américaines qui ont façonné ma recherche de master, je suis encore moins certain de la façon dont on pourrait en définir les contours⁶. Manuscrit ou imprimé, relié ou non, achevé ou inachevé, incunable ou non – les frontières entre ces divisions binaires deviennent plus difficiles à cerner dans une salle de lecture, face au document. C'est aussi le cas pour ces livres que je consulte, qui demandent au lecteur d'agir dans un jardin, une maison, un pré. Si l'on voit ces livres comme des surfaces soutenant les traces écrites de nos connaissances et savoirs, on peut se demander quelle est la différence entre la surface de la page et la surface de la terre (je renvoie ici au travail de Leah Knight, qui explore la pratique de l'écriture sur les arbres au début de l'époque moderne et la relation entre ce qui est « livresque » et ce qui est botanique). Même si l'on pouvait identifier les contours du livre, il ne serait toujours pas facile de le définir : toujours selon l'OED, un livre peut être aussi bien « a portable volume consisting of a series of written, printed, or illustrated pages bound together for ease of reading », qu'une métonymie pour une œuvre (la Bible, par exemple), la sous-division d'une œuvre plus large, quelque chose qui mérite être étudié, un scénario, un paquet de cartes, ou de manière bien plus large, « anything resembling a book ». J'ajoute qu'aux États-Unis, faire quelque chose « by the book » signifie suivre une règle à la lettre, et « to throw the book » à quelqu'un signifie être emprisonné. Est-ce là un souvenir, enraciné dans notre langage, de la soumission que nous avons face au livre ? Qu'est-ce, finalement, que « the book », le livre ? Un être (peut-être) qui nous *livre* quelque chose, comme un message, une connaissance écrite ? Est-ce que le livre *nous* livre à un nouvel endroit, un nouvel état de compréhension ? Ou est-ce que le livre nous pèse, comme si nous avions des *livres* d'une matière crue qui pèseraient sur nous ?

J'ai bien peur de ne pas avoir répondu à la question – comment, et pourquoi est-ce que j'utilise une bibliothèque aujourd'hui ? En dernière analyse, pour moi, la bibliothèque est un endroit singulier, un lieu cloîtré où l'on peut à la fois prendre ses distances et se rapprocher du passé, des grandes idées, de personnages oubliés. En entrant dans la salle de consultation

de la New York Public Library, on peut se transporter librement dans la France du 15^e siècle, l'Angleterre du 17^e, et le Greenwich Village du 20^e. Lieu de découverte ; lieu de *redécouverte*. Évidemment un lieu de recherche et de connaissance très riche – c'est en grande partie pour les ressources des bibliothèques européennes que j'ai décidé de venir y étudier. *Scholars love books* : c'est un fait que nous, étudiants et universitaires, nous acceptons en allant dans ces espaces d'étude et de conservation sacrés que sont les bibliothèques. Mais je crois que les questions que m'ont fait me poser le petit exercice de traduction que constitue cet article sont aussi cruciales pour expliquer le rôle de la bibliothèque dans ma recherche et dans ma vie. Qu'est-ce que le livre ? Comment a-t-il été construit, lu, protégé, bref, aimé ? Comment, de même, construisons-nous notre identité en le lisant ? Je crois que ces questions sont des questions clés pour comprendre le passé. Je crois aussi que ces questions nous permettront de rêver, puis de construire la bibliothèque de l'avenir.

Joshua Kruchten

— LA BIBLIOTHÈQUE, — LIEU DE RENCONTRE

Quand j'étais petite, chez moi au Japon, j'aimais aller à la bibliothèque municipale pour emprunter des livres ; à l'école, pendant la récréation, j'allais à la bibliothèque avec mes amis et nous aimions beaucoup partager nos impressions sur les romans que nous avions lus. Ensuite, j'ai fait un petit stage à destination des collégiens dans une bibliothèque départementale. Dans le département que j'habite, tous les collégiens doivent faire ce stage, intégré à leur formation, et qui dure une semaine. Mais entrer à l'université m'a donné une nouvelle expérience. C'est un lieu de recherche, de travail et de rencontre. Puis en tant que bénéficiaire du programme Erasmus, la bibliothèque est devenue un lieu plus important qu'avant pour ma vie d'étudiante. Dans ce texte, je vais évoquer mes expériences de bibliothèques au Japon, en Italie et en France.

Il y a beaucoup de différences concernant les bibliothèques entre le Japon et la France. Un point par exemple souligne cela particulièrement : au Japon, je devais aller dans les rayons chercher des livres moi-même. Je venais avec les informations sur les livres que je cherchais. Comme plusieurs titres dont j'avais besoin se trouvaient dans des magasins, j'y étais souvent. Et en faisant mes recherches, j'ai pu découvrir d'autres livres, placés à côté de ceux que je cherchais initialement, et j'ai ainsi trouvé des titres qui m'ont été tout aussi utiles. De plus, l'université japonaise où j'ai passé ma licence proposait la location d'ordinateurs dans sa bibliothèque, ou encore des salles informatiques ; on n'avait pas besoin d'emmener le nôtre au campus parce qu'il y en avait assez pour presque tous les étudiants. Il faut en général quatre ans pour obtenir une licence au Japon. Durant les deux premières années de ma licence, j'avais souvent l'occasion de faire des exposés en groupe (au moins deux chaque mois pendant cette période), et on allait à la bibliothèque pour faire nos préparations. J'ai eu par ailleurs des camarades qui travaillaient avec moi mais n'étaient pas toujours dans la même spécialité ou faculté que moi, donc la bibliothèque était un endroit de partage, pratique pour tout le monde. J'y rencontrais souvent d'autres groupes qui faisaient aussi des préparations pour le même cours. Habituellement, on se réunissait dans la salle de travail de la bibliothèque qui s'appelle « Piara : Peer learning room ». C'est un espace où l'on peut discuter et se préparer pour des présentations en groupe avec un tableau blanc ou un écran, comme en France ; mais il est plus librement accessible, on n'a pas besoin de réservation. Cependant, pour l'étude ou pour l'écriture du mémoire, je suis souvent restée chez moi parce que je préfère disposer de mon matériel de recherche un peu partout dans ma chambre. Mais j'ai pu voir des camarades qui travaillaient leurs mémoires quand j'allais à la bibliothèque pour emprunter ou rendre des livres. Nous avons discuté de nos progrès ou difficultés et les discussions que j'ai eues avec eux m'ont beaucoup apporté.

En Italie, la bibliothèque est aussi un lieu pour travailler ensemble. Quand j'ai commencé mon Erasmus, je ne savais pas comment faire connaissance avec mes camarades, car c'était la première fois que j'étudiais à l'étranger pour une longue période. Les cours contenaient énormément de choses nouvelles pour moi ; j'étais vraiment inquiète et j'avais le mal du pays. Cependant,

j'allais à la bibliothèque entre les cours parce qu'au moins, l'ambiance y était similaire à ce que j'avais connu au Japon ; il y avait des étudiants qui travaillaient, cherchaient des livres ou faisaient une pause avec des amis. Au début, je ne comprenais pas comment trouver les livres que je voulais lire, car bien que l'ISBN ne change pas, les classifications bibliographiques sont différentes. J'avais déjà vérifié avec des amis dans quelle bibliothèque je pouvais trouver ce qui m'intéressait, mais avec ma faible connaissance de l'italien, je n'ai pas abouti dans mes recherches la première fois et j'ai dû demander à une bibliothécaire comment connaître les classifications en Italie. À une autre occasion, une camarade m'a invitée à étudier avec elle et un groupe d'autres étudiants. C'était une chose très simple, mais j'aimais beaucoup ces moments : nous travaillions dans le même endroit, nous prenions une pause en buvant du café, et nous recommencions à étudier. Passer du temps ensemble m'a permis de m'habituer à la vie à l'étranger. De plus, c'était une expérience différente du Japon : là-bas, je voyais souvent des amis pour préparer nos exposés communs ; en Italie, si j'en voyais toujours, chacun travaillait de son côté, mais dans le même endroit.

Concernant les bibliothèques françaises, je peux dire que j'étais déjà une lectrice avant mon arrivée en France : j'utilisais en effet déjà Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF, au Japon. Mon sujet d'étude est l'histoire des musées d'art ; je cherchais donc principalement des ressources comme les rapports rédigés par des directeurs de musées nationaux. Bien entendu, les collections japonaises n'ont pas plus de ressources que les françaises, et si elles les ont, celles-ci n'étaient pas toujours disponibles dans les bibliothèques de mon université. Quelques bibliothèques universitaires ont certes des journaux français sur microfilm et pour les lire, je devais aller dans d'autres bibliothèques ou demander des copies. Avec Gallica, par contre, je pouvais trouver le même article en ligne : par exemple des illustrations de *L'Assommoir* d'Émile Zola en 1878, ou encore des journaux illustrés représentant les expositions universelles du 19^e siècle. Le fait que j'ai même pu trouver des images de cartes d'entrée pour les musées sur Gallica m'a aussi beaucoup étonnée. De plus, le service SINDBAD⁷ est aussi un bon système. Pour trouver des livres et des ressources dans la collection, la combinaison des mots clés est importante. Je m'habitue à essayer plusieurs

combinaisons et à obtenir de bons résultats. Mais je n'y parviens pas encore quand les sujets me sont peu familiers ou que je n'ai pas de mots pertinents. Dans ces cas-là, SINDBAD est une très bonne option. On peut demander des références générales et ces références sont suffisantes pour recommencer la recherche soi-même. En donnant les indications bibliographiques que l'on a, la consultation nous apporte les références correspondantes.

En arrivant en France, je suis finalement devenue une véritable utilisatrice des bibliothèques françaises. Ici, je sollicite souvent le prêt entre bibliothèques, en plus des livres que je trouve sur place. C'est très pratique, le formulaire est simple et le tarif est fixe. Au Japon, ce dernier correspond au tarif postal et donc il varie selon les dimensions ou la distance. Mais avec le PEB, je n'ai plus besoin de calculer à chaque demande. Grâce à ce système, j'ai même pu lire quelques livres en japonais dont j'avais besoin pour une étude sur l'exposition universelle. De plus (et sur ce point, c'est la même chose qu'au Japon ou en Italie), on peut accéder à beaucoup de ressources électroniques, à l'université ou à la BNU. En tant qu'étudiante du programme interdisciplinaire, j'utilise souvent la ressource JSTOR. Pour les ressources en français, il est aussi possible d'accéder à la collection « Que sais-je ? » en version numérique sur la base en ligne Cairn.info. Pour moi, il est encore plus pratique d'avoir des livres imprimés plutôt que numériques, mais avec le livre numérique je peux rechercher certaines pages avec des mots clés.

Cela ne veut pas dire que la bibliothèque n'est plus un lieu de rencontre. C'est toujours à la bibliothèque que je vois des amis en dehors des cours. Quand je suis face à des difficultés ou que je manque de confiance en moi avant des examens ou pour constituer des dossiers, des amis qui savent que j'y travaille me remontent le moral. J'ai le sentiment que l'on travaille ensemble, qu'il s'agisse d'une préparation pour une présentation en groupe ou de devoirs personnels. Je dirai pour conclure que je vais à la bibliothèque et que je l'utilise autant pour « rencontrer » des livres que pour rencontrer mes amis.

Haruka Koike

NOTES

- 1— Compagnon, Antoine, « The Resistance to Interpretation », in *New Literary History*, 45, n° 2, 2014, p. 274
- 2— Oxford English Dictionary, « *Scholar, N.* » (Oxford University Press)
- 3— Prete, Frederick R., « Can Females Rule the Hive? The Controversy over Honey Bee Gender Roles in British Beekeeping Texts of the Sixteenth-Eighteenth Centuries », in *Journal of the History of Biology*, 24, n° 1 (1991)
- 4— « Love, V.1 » ; « Love, V.2 » (Oxford University Press)
- 5— Académie française, « aimer »
- 6— Sherman, William, *Used Books: Marking Readers in Renaissance England*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2008 ; Smyth, Adam, « Little Clippings: Cutting and Pasting Bibles in the 1630s », in *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 45, n° 3 (2015) ; idem, « 'Shreds of Holiness': George Herbert, Little Gidding, and Cutting up Texts in Early Modern England », in *English Literary Renaissance*, 42, 2012 ; Fleming, Juliet, « The Renaissance Collage: Signcutting and Signsewing », in *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 45, n° 3 (2015) ; eadem, *Cultural Graphology: Writing after Derrida*, Chicago, University of Chicago Press, 2016 ; eadem, *Graffiti and the Writing Arts of Early Modern England*, London, Reaktion Books, 2001 ; Knight, Jeffrey Todd, *Bound to Read: Compilations, Collections, and the Making of Renaissance Literature*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2013 ; Knight, Leah, *Of Books and Botany in Early Modern England: Sixteenth-Century Plants and Print Culture*, Burlington, Ashgate, 2009.
- 7— Service d'information des bibliothécaires à distance (voir sur le site www.bnf.fr).

(Haut) La salle « Piara : Peer learning room » de la Ritsumeikan University Library (Japon)
 (Bas) Une salle de lecture de la bibliothèque universitaire d'Udine (Italie)